

Yannick Chevalier

Entrer dans la littérature à l'oblique : le cas de *L'Opoponax*

*L'Opoponax* (1964) marque l'entrée de Monique Wittig en littérature, et cette entrée est à plusieurs titres remarquable et remarquable : couronnée par le Prix Médicis, qui entérine une fulgurante reconnaissance institutionnelle par les pairs (Simon, Duras, Sarraute, entre autres), *L'Opoponax* est en outre envisagé par la critique wittigienne (et singulièrement la parole auctoriale) comme le premier volume d'une « trilogie pronominale » que complètent *Les Guérillères* (1969) et *Le Corps lesbien* (1973).

C'est à l'examen croisé de cette double réception que nous souhaitons nous livrer, en mettant en évidence les stratégies discursives qui sous-tendent ces lectures : d'une part l'avènement salué d'une écriture novatrice, celle des contemporains de la parution de *L'Opoponax*, qui minimise singulièrement la teneur lesbienne du roman, d'autre part une interprétation rétroactive de l'œuvre, qui rapporte *L'Opoponax* à un corpus féministe qui lui est largement postérieur.

Semble se jouer, dans le cas précis de *L'Opoponax*, ces phénomènes de chassé-croisé interprétatifs que Wittig, dans l'« Avant-note à la *La Passion* de Djuna Barnes », note à propos de Proust et de Barnes : « Le texte (...) qui accueille (le thème de l'homosexualité) voit une de ses parties prises pour le tout ». Les réceptions attestées de *L'Opoponax* permettent de prendre la mesure des effets de ces réductions métonymiques qui exaltent tantôt le *dire* et ses *façons*, tantôt le *dit* et ses *implications*, selon les critères changeants d'une histoire littéraire en train de se faire. La prise en compte d'une approche historiographique intégrant la dimension du genre permet sans doute de minimiser ces effets, et de maintenir ouvertes la polysémie des œuvres.